

Veiller la raison depuis l'inconscient

La Démocratie en Cruauté, de René Major, Galilée, « Débats »,
125 p.

Ginette Michaud

Number 193, November–December 2003

La frontière : récits de l'entre-deux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18695ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Michaud, G. (2003). Veiller la raison depuis l'inconscient / *La Démocratie en Cruauté*, de René Major, Galilée, « Débats », 125 p. *Spirale*, (193), 44–46.

VEILLER LA RAISON DEPUIS L'INCONSCIENT

LA DÉMOCRATIE EN CRUAUTÉ de René Major

Galilée, « Débats », 125 p.

Dès le titre qui substitue le nom de Cruauté à celui de l'Amérique dans l'essai de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, il est clair que c'est ce détournement, pour ne pas dire d'emblée cet évident de sens, qui sera ici sous examen dans chacun de ces textes de René Major réunis par le fil rouge de la crise de la souveraineté dont les symptômes ne cessent de faire massivement retour dans l'espace public. Comment en effet croire, devant la guerre et le déchaînement des pulsions destructrices, que la démocratie ferait tout simplement barrage à la cruauté et l'endiguerait ? L'actualité politique nous force plutôt à penser, de manière infiniment plus inquiétante, que la démocratie et la cruauté ne s'opposent pas mais peuvent toujours se renverser l'une dans l'autre dans une altération structurelle réciproque, le concept de démocratie demeurant hanté par l'autochtonie, que ce soit celle du sol ou du sang, de la naissance ou de la fraternité, « héritage plus ou moins désavoué ou refoulé qui l'enracine dans la fondation autochtone » et le modèle de la filiation. Ce toujours possible basculement de la Démocratie en Cruauté, cette conversion de la promesse en menace, Tocqueville les donnait déjà à penser lorsqu'il observait avec lucidité — c'est l'exergue précédant le premier essai de René Major : « [La démocratie ?] Un État où il n'est même plus nécessaire d'opprimer la liberté puisque les hommes ont perdu jusqu'au désir d'être libres. [...] À peine ont-ils renversé une tyrannie, ils se trouvent menacés par une autre qui, cette fois, procède de leur propre consentement ». Entre ce jugement dégrisé et la position de Freud au sujet de la « dictature de la raison » qui, seule, pourrait faire échec aux « innombrables cruautés » qui, en temps de guerre plus que jamais, ne demandent qu'à amalgamer leurs « tendances destructrices avec d'autres, érotiques et idéologiques » pour faciliter leur satisfaction (« L'État idéal, écrira Freud à Einstein dans *Pourquoi la guerre ?*, serait naturellement une communauté d'hommes ayant soumis leur vie pulsionnelle à la dictature de la raison » : toute la question est bien celle de la possibilité d'un tel renoncement à la toute-puissance, souveraineté qui se soumettrait d'elle-même librement à une instance supérieure), il faut en finir avec l'avenir de cette illusion — pour emprunter au titre de Freud —, à savoir qu'on puisse jamais venir à bout des pulsions cruelles,

les maîtriser, les arraisonner, les surmonter, encore moins les bannir (par exemple, au nom du Bien Souverain, ou d'une quelconque stigmatisation morale et/ou religieuse manichéenne : celle-ci, notons-le, est tout sauf une réponse responsable, une réaction machinale, un automatisme de répétition plutôt). De cette cruauté originelle, Freud et Nietzsche, Lacan également, s'entendent pour dire qu'elle est indéracinable et d'autant plus difficile à soumettre à la raison qu'« elle ne s'accompagne ni de plaisir ni de déplaisir, ni par conséquent d'aucune conscience de culpabilité » et qu'elle ignore tout de la souffrance d'autrui. C'est pourtant cette cruauté sans terme et sans fin que la psychanalyse doit traiter, mieux supporter et endurer, sans se fixer dans une polarité amour/haine, en suspendant, disait Freud, « les jugements évaluant le bien et le mal » : « Dans cette marge étroite réside toute la question : y a-t-il un au-delà de la cruauté pour la psychanalyse ? »

Pas question de l'oublier donc, cette cruauté originelle, et toute cette réflexion de Major suit de près, on ne s'étonnera guère de cette proximité, les questions lancées par Jacques Derrida lors de son Adresse aux États Généraux de la Psychanalyse, et qui demandaient raison — raison psychanalytique — quant à cette pulsion de pouvoir toute-puissante et à sa cruauté, réelle et phantasmée, effective et virtuelle. Sans reprendre cette argumentation ici, on soulignera l'importance accordée par Derrida, à cet égard comme à bien d'autres, à la vigilance de l'inconscient — raison de la raison ou, comme on voudra, raison de tant de déraison —, vigilance qui ne relâche jamais sa veille, archivant d'ailleurs aussi bien la mémoire que le refoulement, comme le rappelle Major dans ces pages alors qu'il note, au sujet des États-Unis (car il sera beaucoup question d'eux ici, cette *democracy* Une et unique qui s'élit comme « God's own country »), que tout ce qui se passe depuis le 11 septembre — mais aussi bien avant : personne ne s'y trompe —, cette hantise des forces antagonistes diffuses et disséminées, cette peur devant un « ennemi » non identifié et non identifiable (on est loin de la guerre des partisans de Schmitt), « C'est bien ce que pouvaient craindre les États-Unis depuis la fin de la guerre froide ». Et Major ajoute, entre parenthèses, ce passage essentiel : « Que la seule puissance qui ait jamais utilisé la bombe atomique soit, un demi-siècle plus tard, à l'issue d'une

periode de dissuasion bilatérale ou multilatérale, en proie à la crainte d'une rétorsion, montre le parcours du circuit de la haine, de la culpabilité et de la crainte que le temps garde intact. »

La peur de la peur ou la psychose collective

Comme cela avait été aussi le cas dans plusieurs essais antérieurs, *De l'élection* (Aubier, 1986) tout particulièrement et « La soif du pouvoir » dans *Au commencement — La vie la mort* (Galilée, 1999), c'est à la *Bemächtigungstrieb* freudienne (« the craving for power ») que Major s'intéresse à nouveau dans ces trois textes, à l'origine des conférences toutes prononcées en 2002, entre le choc des dernières élections présidentielles françaises et l'imminence, toujours plus menaçante dans les mois qui ont suivi, de la « guerre » (usurpant jusqu'au nom et au concept classique de guerre) sur le point d'être enclenchée unilatéralement par les États-Unis, en dehors de toute « raison », légitime et légale (de fait, ce déploiement spectaculaire d'une force, complètement disproportionnée par rapport à tout objectif, n'aura jamais réussi à masquer qu'il en allait, dans cette agression, de tout sauf d'une « juste guerre » et surtout que la superpuissance américaine exposait de la sorte sa propre vulnérabilité, pour ne pas dire son impuissance à penser un monde qui lui échappe).

La question qui traverse ces essais commandés par l'actualité politique a donc trait à cette insatiable pulsion de pouvoir, question de la souveraineté sans limites qui se fait jour dans ces événements politiques. Car le problème dont le nom même des États-Unis est devenu le signifiant maître prend la forme du paradoxe déjà bien cerné par Einstein et Freud dans leur échange épistolaire, publié en 1933 par la Société des Nations sous le titre *Warum Krieg?*, alors que Einstein remarque que ceux qui nous gouvernent « ne peuvent accepter une limitation de leur autorité en se soumettant à une autre autorité qui ait le pouvoir de faire respecter ce droit ». Cette correspondance mériterait certes d'être relue et méditée dans le contexte de la crise qui nous occupe, même si elle laisse peu d'espoir, chez l'un et l'autre des célèbres interlocuteurs, de trouver dans le droit la force capable de réduire l'injustice (mais quelle autre possibilité y a-t-il



Edward Burzynsky, *Compacité de la ferraille n° 3a*, Hamilton, Ontario, 1997, épreuve à développement chromogène, 102 cm × 127 cm, collection de l'artiste.

que cet impossible même?) et d'éradiquer cette irrépressible pulsion de pouvoir qui peut toujours « être réveillée avec une relative facilité et s'intensifier en psychose collective », comme le note Einstein, et comme le montrent à l'évidence les « déclarations » du président Bush quant aux « raisons » justifiant cette opération militaire. Or — et quelle que soit l'issue de cette guerre « préventive » menée au nom de menaces virtuelles, sinon de phantasmes, créant en retour un dangereux précédent : car « comment ce qu'on tente de justifier au nom de l'action préventive resterait-il un monopole américain? D'autres pays ne pourraient-ils pas s'arroger le même droit? » — la raison affolée qui a présidé à ces décisions désastreuses ne saurait faire oublier qu'il revient à un État-nation et à un seul (pas exactement n'importe lequel puisqu'il s'agit de la plus puissante démocratie en Occident) d'avoir précisément outrepassé le droit, au nom même de la démocratie et sous couvert de sauver l'idée du Bien dont il entend se faire le gardien partout dans le monde, en imposant son hégémonie à tout pays qu'il décrète — déclarations performatives d'une *virtuactualité* redoutable — « hors la loi » ou « voyou ». On reconnaîtra dans cette très inquiétante dissociation dont souffrent, sans s'en rendre compte ou en la déniaient (les deux à la

fois) les États-Unis, l'argumentation développée par Jacques Derrida dans *Voyous*, réflexion qu'accompagne de très près Major dans « La démocratie comme "dictature de la raison" » et dans les deux autres essais où il est longuement question de l'hospitalité inconditionnelle et de l'animal, deux motifs également au cœur du travail de Derrida (depuis deux ans, son Séminaire porte sur « La Bête et le Souverain »). Le philosophe citait d'ailleurs dans *Voyous* cette déclaration, commentée par Major, de Robert S. Litwak qui, sous Clinton déjà, soulignait les impasses de la souveraineté illimitée mise en acte dans cette définition lapidaire, digne des pires tyrans (ou de l'Enfant roi) : « *A rogue State is whoever the United States says it is.* » La même logique était sensible dans cette déclaration de Clinton s'autorisant en 1993 à intervenir militairement, si nécessaire sans l'accord du Conseil de sécurité des Nations unies, chaque fois, disait-il, que les intérêts vitaux des États-Unis le requerraient. Or ces intérêts vitaux — « [...] inhibited access to key markets, energy supplies and strategic resources » —, on peut se demander ce qu'ils laisseraient encore à l'abri dans cette levée de toute « inhibition » (le choix du mot est d'ailleurs bien révélateur de ce qui est en jeu ici : voir « Inhibition, symptôme et angoisse » de Freud).

Le paradoxe de ce qui a nom d'États-Unis aujourd'hui indique donc une crise de la souveraineté politique d'autant plus grave qu'elle ébranle tous les fronts à la fois, internes (le débat crucial sur la peine de mort par exemple, toujours maintenue aux États-Unis) et externes (la prétendue menace du terrorisme, que divers gouvernements américains n'ont pourtant pas hésité à exploiter à leurs propres fins, en Amérique du Sud et ailleurs), tant et si bien (si mal) que l'État voyou par excellence, ce sont, au premier chef, les États-Unis eux-mêmes, qui légitiment le primat de la force sur le droit, qui se soustraient à l'autorité du Tribunal pénal international, qui transforment les démocraties parlementaires en États de plus en plus policiers, qui utilisent l'obsession sécuritaire pour donner force de loi à un État d'exception... Et tout cela pourquoi? Pour aucun motif rationnel ou raisonnable, si ce n'est cette raison, elle-même inébranlable (comme certain « roc de la castration ») mais qui fait en retour tout trembler, à savoir que « Plus le pouvoir se veut absolu, plus il est miné par la pulsion de mort qui l'habite. Plus il est souverain, moins il se donne le temps, le temps de comprendre la raison de sa cruauté, fût-ce de la cruauté qui se pare des meilleures intentions et parfois des plus louables. C'est cette

cruauté, si invisible qu'elle soit, qui ronge de l'intérieur tout pouvoir souverain ». Comment ne pas reconnaître dans cette violence interne « la raison la plus profonde de l'inquiétude américaine aujourd'hui » ?

La démocratie à venir : pas sans la psychanalyse

Si la crise politique actuelle nous enjoint de penser la divisibilité de la souveraineté — et d'abord dans le nom même des « États-Unis » qui représente à la fois une terrible synecdoque (un État-nation qui prend une partie du monde pour le tout, pire qui se prend pour le monde) et certaines propriétés imaginaires porteuses « d'un idéal de justice au-delà du droit » qu'on ne peut abandonner (mais comment dès lors soutenir l'absolue souveraineté d'un État et la dénier à un autre?) —, ces essais soulignent à quel point « *Le principe de divisibilité que soutient la déconstruction est essentiel à l'analyse de la pulsion de pouvoir* » qui anime aussi bien l'État que les sujets qu'il représente : car « *la souveraineté de l'État démocratique se fonde sur la souveraineté du sujet, du sujet du collectif aussi sujet de l'inconscient, qui opère lui-même dans une division interne, jusque dans ce qui peut paraître son auto-détermination consciente* ». Ce principe de divisibilité — touchant aussi bien l'État que le sujet, et tout particulièrement encore la lettre dans l'inconscient — est essentiel à la déconstruction de la souveraineté : comme le rappelle à juste titre René Major, c'est bien parce que la lettre de l'inconscient est divisible, et non pas indivisible comme le pensait Lacan en « insistant » sur l'absolue « *suprématie du signifiant* », que le sujet peut en effet se laisser exproprier de ce qu'il croit posséder en propre comme son identité ou son nom, et que « *le moment où peut s'accomplir pour lui quelque souveraineté, mais c'est dans un tout autre sens, est celui où il est désassujéti de la domination que l'autre peut exercer sur lui et de celle qu'il tend à exercer sur l'autre* ». Moment de désistance, de souveraineté sans pouvoir, où l'expérience de l'analyse s'offre comme une figure exemplaire, le lieu d'exercice d'une étrange hospitalité inconditionnelle.

Car les apories de la cruelle souveraineté qui conduisent si aisément aux folies meurtrières que l'on sait, ne seraient rien sans la contrepartie de l'hospitalité inconditionnelle, qui lui est étroitement liée (alliée même, plutôt qu'opposée, à la manière d'un double, puisque l'hospitalité inconditionnelle peut toujours elle aussi ouvrir un espace de violence sauvage). Faisant fond sur l'hypothèse d'un antisémitisme associant judéophobie et arabophobie, l'une et l'autre se nourrissant symétriquement des mêmes phantasmes, craintes et délires, Major interroge, à travers plusieurs figures — celles du Ménalque de La Bruyère (qui est, un peu comme les Américains dans le monde, partout chez lui, « *chez-soi chez-l'autre* »), de l'Étranger du *Sophiste*, d'*Cédipe*, du *Moïse* de Freud et de

Yerushalmi — les concepts de nom propre, d'élection et d'étranger, de la « *déchirance* » de la langue maternelle également (pour Rosenzweig et Scholem, entre autres). Prenant acte dans « *Je veux être chez moi* » de toutes les ambiguïtés et adhérences identitaires associées à l'expression « *en mal d'hospitalité* », le psychanalyste livre, autour de ce débat sur la langue hébraïque sacré/laïque (profanée, sacrifiée à la souveraineté politique d'Israël, non sans retour du refoulé), des pages fort éclairantes sur cette question toujours brûlante de la langue, volcan mal éteint dont le feu « *peut toujours se déchaîner dans certaines conjonctures historiques* », appelant, à propos de certains évitements entre la langue philosophique et la langue psychanalytique, à cette tâche immense de penser l'inconscient des langues, ces langues qui ne sont pas exactement pour rien dans la violence ou la vengeance toujours prêtes à ressurgir : « *C'est autour d'une altercation entre les langues, l'allemand et le latin, l'allemand et le grec, l'allemand et l'hébreu, qu'il faudrait retracer une certaine histoire de la pensée allemande* », écrit-il, demandant par exemple au sujet du *Geist*, de cet « *esprit nouveau* » allemand, « *lueur* » ou « *flamme* » de l'esprit qui n'est ni le *pneuma* des Grecs ni le *spiritus* latin des Écritures et au nom duquel Heidegger forçât la *ruah* hébraïque : « *Pourquoi vouloir que la flamme du Geist ne brûle, pour le meilleur et pour le pire, qu'au foyer d'une seule langue?* [Major y insiste dans le « *Post-scriptum* » : « *Ce n'est pas le Geist en lui-même qui forçât la ruah mais le sens que lui donne Heidegger pour ne faire briller ou brûler sa flamme qu'au foyer d'une seule langue* », et rien par ailleurs « *ne permet d'éviter qu'une volonté de pouvoir puisse tenter de l'asservir à des visées nationalistes* ».] *C'est pourquoi nous disions à propos de l'hospitalité, de l'étranger et de la langue, qu'ils rendent nécessaires plus d'une langue et, pour autant que la langue soit la langue mère, plus d'une mère* ».

L'appel à une hospitalité inconditionnelle qu'on trouve à la fin de ces deux essais prend une gravité particulière dans ce qu'on pourrait tenir pour de nouvelles et nécessaires « *Considérations sur la guerre et la mort* », recueillant fidèlement l'esprit et l'héritage de pensée de la psychanalyse en y cherchant moins des réponses reconfortantes (en donne-t-elle jamais?) que des questions toujours plus aiguës, impossibles à éviter, en ce qui concerne le désir et la destruction, la souffrance et la jouissance (la jouissance de la souffrance), l'affirmation et l'anéantissement, pulsions conflictuelles jamais mises à la raison... Car, qu'il s'agisse du nazisme ou des délires autour de prétendus États voyous, le temps n'y fait rien : inlassablement, le même travail d'analyse est requis pour montrer, depuis l'inconscient, comment ces figures et ces mythes noués autour du nom propre, de l'étranger, de la langue maternelle-paternelle se trouvent dès l'origine et en eux-mêmes fracturés, fondations érigées sur la ruine et la perte, se dérochant à toute appropriation, à toute domestication.

Cette division, essentielle au sujet comme à la démocratie (il faudrait penser, dans toutes ses conséquences, cela : l'inconscient comme peuple), cette ouverture à l'indétermination, chance autant que « *méchance* » dont rend si bien compte la phrase de Flaubert citée dans ces pages, « *On meurt presque toujours dans l'incertitude de son nom propre* », c'est le hiatus, le rien qui, se manifestant en moi, me permet de déposer, pour un temps, la pulsion de pouvoir souveraine — cette pulsion qui est en moi comme dans la langue qui me porte sans que je la possède — sans chercher « *à m'en ré-approprier la maîtrise, le pouvoir et la cruauté* ». Répondre sans répondre, préférer ne pas répondre comme le maintenait avec insistance *Bartleby*, prendre le temps d'analyser « *ce non-pouvoir au cœur du pouvoir* », « *cette vulnérabilité depuis cet impouvoir* », ne pas occuper la place laissée vacante ou en souffrance, c'est évidemment la réponse responsable, la seule réponse im-possible que n'aura pas su inventer un État-nation en perte de ses limites, trop pressé de réagir précipitamment par une démonstration de puissance, de force brutale et de répression.

La Démocratie en Cruauté ne se contente pas de ce constat critique, aussi juste et accablant soit-il — ce qui serait par trop cruel pour le lecteur ! Cet essai tente aussi de répondre, mais de côté ou à côté de la demande, en frayant la voie d'une inconditionnalité par delà, au-delà ou en deçà, de la souveraineté. Et ce n'est certes pas un hasard si Major évoque pour finir dans de très belles pages quelques figures de cette inconditionnalité depuis la pratique de l'analyse — « *l'intime extériorité, la prévision imprévisible, l'impouvoir du pouvoir, le devoir sans dette, l'intérêt désintéressé, l'inconditionnel sans souveraineté* » — qui offre, à l'arrivant qui sollicite l'analyste (en dehors de toute étiquette « *nosographique* »), une rare hospitalité qui « *n'advient que de la perte du pouvoir sur lequel la parole ou l'acte prenaient appui* ». On y entendra une vibrante « *profession de foi* », toute contenue et sobre soit-elle, et peut-être aussi la tentation d'élire la psychanalyse comme un salut encore possible face à tant de maux si cruels. La trajectoire de ces trois essais — de la cruelle souveraineté à l'« *étrange hospitalité* » abritée par la psychanalyse — le laisserait penser, cette psychanalyse que Major décrit justement « *comme méthode du laisser venir sans rien voir venir* ». Mais est-il si sûr que « *Cette hospitalité de l'analyste [prenne] sa source dans Éros, dans l'amour de la vie et dans son opposition à la pulsion de cruauté et de pouvoir souverain [...]* » (en ce point de l'analyse, la désappropriation incessante de la désistance semble céder un instant au retour d'une opposition frontale entre pulsion de mort et Éros)? On voudrait, on veut bien le croire — mais sans pouvoir ni savoir. Et peut-être est-ce là la condition même d'une souveraineté enfin désarmée.

GINETTE MICHAUD